

Caribou forestier

Le caribou forestier va disparaître inévitablement

Le « caribou forestier » et le « caribou montagnard » sont deux sous-espèces ou écotypes de caribou destinées à disparaître de toute façon, inévitablement si on se base sur l'histoire plus que centenaire de ce cervidé nordique.

Tous les efforts consacrés par les biologistes de la faune pour lutter contre la disparition et pour la survie du « caribou forestier » et du « caribou montagnard » sont voués à l'échec dans le territoire du Québec méridional, au sud du 52° degré de latitude, depuis l'Abitibi et Charlevoix jusqu'à la côte nord du golfe Saint-Laurent. Tous ces efforts déployés par les biologistes de la faune vont à contresens de l'**évolution naturelle** et « historique » du caribou au cours des derniers siècles et millénaires ; ce qui nous permet par contre d'être beaucoup plus optimistes, même à long terme, pour le caribou « nordique » de la *tundra*, et de la *taïga*, le « vrai » caribou au nord du 52° degré de latitude.

Ces deux sous-espèces de caribou, le « caribou forestier » et le « caribou montagnard », sont les survivantes de grands troupeaux qui ont peuplé historiquement, tout d'abord les *montagnes Appalaches*, et ensuite les *montagnes Laurentides*, après la fonte de l'immense calotte glaciaire continentale qui recouvrait, d'un océan à l'autre, l'ensemble du territoire canadien il y a plus de -°20 000 ans avant aujourd'hui (A.A.), et qui a commencé à fondre il y a environ -°18 000 ans jusqu'à -°6 000 ans A.A., tout en régressant vers le nord.

Le caribou est un cervidé nordique, on peut même dire « très nordique », le premier et le seul cervidé qui a peuplé le territoire québécois, et canadien, pendant la très longue période qui a suivi la fonte et la disparition progressive de la grande calotte glaciaire, dans un environnement de *tundra*, sans arbre, avec seulement une végétation basse constituée principalement et presque exclusivement de mousses et de lichens qui lui servait alors de source principale d'alimentation ; le caribou a progressé ainsi vers le nord, au fil des générations successives, à mesure que la *tundra*, puis la *taïga* – un milieu forestier ouvert avec quelques arbres dispersés ici et là, mais avec encore un épais tapis de mousses et de lichens – s'installaient de plus en plus au nord après la fonte et la régression des glaciers.

Le « caribou montagnard »... gaspésien

Le caribou a commencé à peupler tout d'abord les *montagnes Appalaches* après qu'elles aient été libérées de l'emprise de la grande calotte glaciaire continentale, pendant que la vallée du fleuve Saint-Laurent était envahie par la montée des eaux de la mer de Champlain il y a environ -°11 300 ans, et que la rive nord du fleuve Saint-Laurent et les montagnes Laurentides étaient encore sous l'emprise de la grande calotte glaciaire continentale. Mais avec les difficultés d'adaptation à un nouvel environnement de plus en plus forestier au cours de siècles qui ont suivi, les grands troupeaux ou grosses hardes de caribous qui peuplaient les *montagnes Appalaches* ont diminué fortement à mesure que la *forêt boréale* augmentait en densité, pour devenir des hardes ou troupeaux de plus en plus petits et dispersés, et finalement disparaître pour se réfugier dans ses derniers retranchements plus au nord, sur les *hauts plateaux montagneux* au centre de la péninsule gaspésienne, où se maintient encore un environnement de *tundra*, entouré de quelques lambeaux de *taïga*.

Le « caribou forestier »... des Laurentides

Pendant que le caribou disparaissait graduellement des *montagnes Appalaches* et de la rive sud du fleuve Saint-Laurent, laissant ainsi la place au fil des siècles à de nouveaux arrivants, des cervidés mieux adaptés à ce nouvel environnement forestier comme l'original, et beaucoup plus tard le cerf de Virginie, des hardes du caribou « original » ont traversé sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, probablement en marchant sur la surface glacée du fleuve pendant l'hiver, et ont commencé à peupler les *montagnes Laurentides* après qu'elles aient été libérées à leur tour par la fonte et la disparition progressive de la grande calotte glaciaire.

Ces caribous de la rive nord du fleuve Saint-Laurent et des *montagnes Laurentides* ont ensuite connu sensiblement la même évolution naturelle que leurs congénères ont vécue précédemment sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent et dans les *montagnes Appalaches* avec le réchauffement climatique postglaciaire et la forte croissance de la végétation qui s'en est suivie. À une époque encore relativement récente, d'un siècle ou deux à peine, le caribou peuplait toujours les *montagnes Laurentides* jusque dans le nord de Montréal, avant de commencer à disparaître lui aussi graduellement à mesure que la *forêt boréale* augmentait en densité, et commençait même à se transformer en *forêt mixte* avec l'ajout d'arbres feuillus de plus en plus nombreux^o; pendant que les grandes hardes de caribous, le « caribou nordique » ou *caribou de la toundra*, qu'on appelle aussi dans l'Ouest canadien le « caribou des plaines », c'est à dire en milieu grand ouvert par opposition au « caribou des bois » ou « *caribou de la taïga* », étaient toujours en croissance de plus en plus loin vers au nord, au nord du 52° degré de latitude, où se trouvent aujourd'hui des troupeaux de plus en plus importants se comptant en plusieurs dizaine de milliers d'individus.

Tout comme le caribou de la rive sud du fleuve Saint-Laurent et des *montagnes Appalaches* avant lui, le caribou de la rive nord du fleuve Saint-Laurent et des *montagnes Laurentides* s'est trouvé réfugié à son tour dans ses derniers retranchements sur les hauts plateaux du massif des Laurentides au nord de Québec, particulièrement dans les *Grands Jardins* de Charlevoix dans la partie Est du parc national des Laurentides (aujourd'hui le parc national des Grands-Jardins), ainsi que quelques petites hardes dispersées ici et là jusqu'en Abitibi.

Le *caribou forestier* dispersé en petites hardes ou troupeaux de plus en plus petits, composés de quelques individus à peine ou de quelques dizaines d'individus seulement, ayant beaucoup de difficultés à s'adapter à un environnement forestier de plus en plus dense pour lequel il n'était pas constitué, n'a pas eu besoin ni de la chasse, ni des compagnies forestières, pour disparaître graduellement et naturellement, même si ces deux activités humaines ont pu accélérer, ou contribuer dans une certaine mesure, à un mouvement et à une évolution naturelle qui était déjà irréversible.

Le caribou de Charlevoix

Contrairement au *caribou montagnard* de la Gaspésie, le troupeau de *caribous forestiers* de Charlevoix a été introduit de façon artificielle au début des années 1970, transporté en avion depuis la *taïga du nord*, au nord du 52° degré de latitude, dans une *taïga du sud* appelée alors les *Grands Jardins*, dans la partie Est de l'ancien parc national des Laurentides dans l'arrière-pays de Charlevoix, un restant d'une taïga « résiduelle » considérée à juste titre à cette époque comme « un îlot de grand nord Québécois », une *taïga relique* d'un écosystème qui a existé autrefois à la grandeur du massif des *montagnes Laurentides*.

Nostalgiques d'une époque « glorieuse » au tournant du XIX^e au XX^e siècle pendant laquelle le caribou forestier pouvait se compter encore par centaines, l'introduction récente au début des années **1970** du *caribou de la taïga* qu'on appelle aussi le *caribou forestier* dans la taïga « résiduelle » des *Grands Jardins* dans l'arrière-pays de Charlevoix, dans la partie Est de l'ancien parc national des Laurentides, fut un échec lamentable, tout comme la tentative ratée d'introduction « forcée » du *wapiti* dans ces mêmes *Grands Jardins* de l'ancien parc national des Laurentides pendant les années **1908** et **1909**, afin d'offrir encore une fois un autre type de gibier aux chasseurs de cervidés.

Ce sont huit *wapitis*, des grands *cerfs canadiens* élevés d'abord en captivité, qui ont été « introduits de force » dans les *Grands Jardins* de l'arrière-pays de Charlevoix au cours de l'été **1908**, où ils réussissent à se nourrir tant bien que mal. Mais ces huit *wapitis* ne broutent pas pendant l'hiver suivant de **1909** comme le font les orignaux dans leurs ravages, et ils ne peuvent marcher sur la neige comme le font les caribous, étant donné la configuration de leurs pieds. On a donc dû les nourrir avec du foin apporté de Saint-Urbain.

À l'automne suivant, en **1909**, les huit *wapitis* sont descendus à Saint-Urbain, ne voulant pas probablement affronter un autre hiver sur les hauts plateaux inhospitaliers du parc des Laurentides et des *Grands Jardins*, « tout en se rapprochant ainsi de la source de leur nourriture hivernale, le foin de Saint-Urbain ». Malgré les battues organisées par des habitants, ils refusent de se laisser reconduire sur les hauts plateaux et passeront leur hiver dans une grande ; puis les cinq *wapitis* survivants sur les huit du troupeau d'origine seront finalement envoyés au Zoo de Londres où ils termineront paisiblement leur triste carrière.

On peut excuser dans une certaine mesure cette expérience « d'apprenti sorcier » malheureuse, compte tenu que les connaissances de la biologie des cervidés n'étaient pas encore bien développées sur le plan scientifique à cette époque.

Tout comme le *wapiti* qui était disparu à cause notamment de l'expansion de la colonisation agricole dans la vallée du Saint-Laurent, le *caribou forestier* n'avait plus sa place dans un environnement forestier en transition vers la forêt boréale de plus en plus dense qui l'entourait déjà et qui était de moins en moins bien adaptée à sa constitution d'animal grégaire vivant dans de grands troupeaux ou grosses hardes évoluant plutôt dans les grands espaces ouverts de la *tundra* nordique encore plus au nord comme au Nunavik, et principalement dans le Grand Nord québécois au nord du 55^o degré de latitude.

Les derniers caribous du parc des Laurentides

Les derniers caribous du parc national des Laurentides ont été observés au tournant du XIX^e au XX^e siècle surtout par les chasseurs membres privilégiés de deux clubs privés de chasse et de pêche célèbres :

le **club Triton** situé aux deux tiers dans la partie Ouest de l'ancien parc national des Laurentides dans le nord de la région de Portneuf,

et le **club de La Roche** situé dans la partie Est de l'ancien parc national des Laurentides dans Charlevoix, principalement dans la taïga résiduelle des *Grands Jardins*.

Ces deux clubs privés de chasse et de pêche ont été créés à peu près en même temps autour de l'année **1885**, soit environ dix ans avant la création officielle du parc national des Laurentides en **1895**.

Le ***club Triton***, dont les membres étaient exclusivement américains, s'étendait sur un vaste territoire situé principalement dans les derniers contreforts des *Moyennes-Laurentides* (en dessous de 650 mètres d'altitude), au sud-ouest du *Haut-Plateau* du massif des Laurentides (au-dessus de 650 mètres d'altitude), couvrant ainsi en grande partie les sources orientales de la *rivière Batiscan*, depuis la *rivière aux Castors Noirs* à son extrémité nord jusqu'à la tumultueuse *rivière aux Éclairs* à son extrémité sud, deux affluents importants du côté oriental de la rivière Batiscan ; un territoire situé à l'Est de la voie ferrée reliant la ville de Québec à la ville de Roberval au lac Saint-Jean, en passant par Saint-Raymond de Portneuf dès **1884**, ensuite Rivière-à-Pierre et le lac Édouard en **1885**, et finalement Chambord et Roberval au lac Saint-Jean en **1888**. Ce grand territoire du ***club Triton*** incluait quelques grands lacs importants, tous situés sur le territoire de l'ancien parc national des Laurentides, aujourd'hui la réserve faunique des Laurentides, dont notamment le *lac des Trois-Caribous*, le *lac des Passes*, le grand *lac Batiscan*, le *lac à Moïse*, et jusqu'au *lac Brûlé* qui se déverse quant à lui dans la rivière Métabetchouane tout juste en amont du lac de la Place.

Dans les trente premières années d'existence du club Triton, de **1885 à 1915**, on pouvait observer la présence occasionnelle, et ensuite de plus en plus rare ou exceptionnelle, de petites bandes isolées de caribous forestiers pouvant compter quelques individus seulement – comme au *lac des Trois-Caribous* – qui avaient de plus en plus de difficultés à s'adapter à un environnement forestier boréal avec une forêt mixte en grande expansion, un environnement naturel forestier pour lequel le caribou n'était pas du tout constitué et mal adapté.

Les statistiques de chasse du club Triton pendant cette période de 30 ans, de **1885 à 1915**, nous présentent des résultats assez révélateurs. On compte en moyenne une trentaine de cervidés abattus par année par les membres du club, dont environ 15 orignaux, et l'autre moitié d'environ 15 caribous dont le nombre va en décroissant d'année en année jusqu'à sa disparition complète autour de **1915**, remplacés par l'arrivée graduelle d'un nouveau cervidé, le cerf de Virginie, à raison de quelques têtes abattues par année, en augmentation jusqu'en **1915** pour atteindre un total égal à celui des orignaux qui, eux, semblent se maintenir à un niveau constant.

Le ***club de La Roche*** s'étendait dans l'arrière-pays de Charlevoix sur un territoire situé sur le dessus du *Haut-Plateau* du massif des Laurentides (à plus de 650 mètres d'altitude) dans la partie Est de l'ancien parc national des Laurentides, et dont le camp principal était situé depuis l'année **1885** au lac de La Roche (aujourd'hui le lac Laroche) sur le cours supérieur de la rivière Malbaie, au cœur des *Grands Jardins*.

Au cours des vingt premières années de son existence, la chasse au caribou était, avec la pêche à la truite, une des activités principales pratiquées exclusivement, de **1885** jusqu'en **1907**, par les membres privilégiés du club de La Roche et leurs « distingués invités » que les charlevoisiens avaient l'habitude d'appeler les « gentlemen sportsmen ». Fondé par un avocat ontarien nommé *William Hume Blake* (1861-1924) et surnommé « Billy », on aimait tellement le caribou au club de La Roche, surtout sa viande, qu'on en faisait même des conserves qu'on rapportait à Toronto pour en manger à l'ordinaire, ou au quotidien, ou pour servir en dégustation aux distingués invités lors de dîners ou soupers exceptionnels.

C'est à partir de **1907**, que le gouvernement a décidé d'ouvrir la ***chasse au caribou*** au public dans le parc national des Laurentides en construisant le **château Beaumont** sur le site qui était occupé auparavant par le club de La Roche, qui a dû déménager alors son camp principal de l'autre côté du lac de La Roche, du côté Ouest de la rivière Malbaie.

Ce fût la première opération gouvernementale réalisée sur le territoire du parc national des Laurentides, à partir de **1907** et qui s'est terminée en **1917**, faute de caribous, ceux-ci étant complètement disparus du territoire, ou presque, en **1915**.

La seconde opération gouvernementale menée sur le territoire du parc national des Laurentides fut ensuite, l'ouverture d'abord de camps de pêche le long de la route du parc à partir de **1920** dans la partie centrale du parc avec le *camp Mercier*, suivi du camp du lac à l'Épaule en **1922**, des camps *Devlin* et *des Roches* en **1923**, et ainsi de suite jusqu'au grand Jacques-Cartier en **1925**, et ultimement jusqu'au lac de la Belle-Rivière avant d'arriver au lac Saint-Jean au début des années **1930**, après être passé par les célèbres *Portes de l'Enfer* aussi en **1930**.

Cette seconde opération gouvernementale menée sur le territoire du parc national des Laurentides s'est aussi effectuée par l'ouverture de camps de pêche dans la partie Est du même parc, dans le secteur des *Grands jardins*, en démontant puis en reconstruisant d'abord le **château Beaumont** pour le déménager en **1923** depuis le lac de La Roche en bordure de la rivière Malbaie jusqu'à son emplacement actuel au lac Turgeon, suivi par la construction d'autres camps de pêche dans le même secteur ou en reprenant quelques-uns des camps de clubs privés de chasse et pêche déjà installés, cédés par leurs propriétaires.

Cette première opération gouvernementale de chasse au caribou offerte dans le secteur des *Grands jardins* dans la partie Est du parc national des Laurentides n'aura donc duré qu'à peine une petite dizaine d'années, de **1907** à **1917**. Pourtant, on mentionne l'observation de quelques hardes de caribous pouvant compter jusqu'à plusieurs centaines de têtes dans le registre du château Beaumont. Mais ces observations tendent par contre à diminuer fortement au fil des années jusqu'à leur disparition complète en **1915**.

Alors qu'on pensait que cette ressource était inépuisable, et malgré les rumeurs exagérées d'abattage excessifs, les *caribous forestiers des Grands Jardins* étaient déjà sur leur déclin depuis très longtemps, depuis le tournant du XIX^e au XX^e siècle et même bien avant, condamnés à disparaître de toute façon à brève échéance, faute de grands espaces dénudés pour y vivre dans de grands troupeaux comptant plusieurs dizaines de milliers de têtes.

Le véritable habitat naturel du caribou, le « vrai » caribou du nord, ce sont les immenses milieux naturels grands ouverts, sans arbre, qu'on appelle aussi la *tundra*, et dans une moindre mesure les milieux forestiers semi-ouverts, qu'on appelle aussi la *taïga*, un environnement de transition vers la forêt boréale plus dense où le caribou a de plus en plus de difficultés à s'adapter, de peine et de misère en petits troupeaux fragmentés, et condamnés à disparaître complètement.

À contresens de l'évolution

L'introduction « forcée » du *caribou dans Charlevoix* et tous les efforts déployés pour le protéger et maintenir sa population, à défaut de pouvoir l'augmenter malgré les prévisions de croissance faites par les biologistes au début des années 1970, ainsi que tous les efforts pour protéger et maintenir les quelques poches de résistance du *caribou forestier* en Abitibi ou dans les grandes forêts boréales au nord du lac Saint-Jean, mais au sud du 52° degré de latitude comme au sud du grand réservoir Manicouagan (Manic 5), ainsi que les ressources déployées pour maintenir le *caribou montagnard* de la Gaspésie qui est malheureusement en continuelle régression depuis plusieurs décennies, tous ces efforts vont à contresens de l'évolution naturelle historiquement démontrée.

Conclusion : des gagnants et des perdants

Le caribou est une espèce de cervidé « nordique » constituée pour vivre en grands troupeaux ou grosses hardes dans les grands espaces naturels ouverts, dénudés, sans arbre. Le caribou est le premier cervidé colonisateur de la *toundra* et la seule espèce à pouvoir s'y maintenir avec aisance.

En migrant de génération en génération de plus en plus vers le nord au fil du temps en suivant la progression de la *toundra* qui lui offrait une nourriture facilement accessible même en hiver avec une faible épaisseur de neige au sol ainsi qu'un habitat de prédilection avec ses grands espaces dénudés et sans arbre ou presque, le *caribou du nord* sort ainsi « grand gagnant » face à son évolution naturelle ;

alors que les *caribous forestiers* et les *caribous montagnards* de la Gaspésie sont plutôt les « perdants » devant cette évolution, avec leurs difficultés d'adaptation à un environnement forestier de plus en plus dense au fil du temps pour lequel ils n'ont pas été constitués pour y survivre éternellement, avec notamment des épaisseurs de neige au sol pendant l'hiver toujours plus grandes en forêt boréale que dans la *toundra* du nord, les obligeant à fournir ainsi des efforts encore plus grands pour atteindre leur nourriture, entraînant alors une dépense d'énergie toujours plus grande que celle retirée de leur maigre pitance.

En résumé, **tu bouges ou tu crèves.**

Si les lointains ancêtres du *caribou forestier* ont réussi pendant un certain temps à s'adapter tant bien que mal au changement de leur environnement devenu un milieu forestier de plus en plus dense et que les grands troupeaux comptant plusieurs milliers de têtes ont diminué graduellement pour se fragmenter en petits groupes isolés avant de disparaître définitivement,

les lointains ancêtres du *caribou* qui ont eu « l'intelligence », la « sagesse » mais surtout l'instinct de migrer graduellement vers le nord au fil des siècles et des nombreuses générations ont réussi non seulement à survivre mais aussi à prospérer et à se multiplier dans un environnement qui leur était naturel et pour lequel ils étaient constitués.

Jamais on n'oserait aujourd'hui proposer de réintroduire le caribou dans les Laurentides au nord de Montréal ou de Trois-Rivières, des endroits qu'il a déjà habités jadis, et encore moins dans les *montagnes Appalaches* près de Saint-Georges de Beauce ou de Sherbrooke.

Louis Lefebvre, le 19 avril 2022

Retraité du service des parcs nationaux du Québec
et de l'ancien parc national des Laurentides
précurseur des parcs nationaux de la Jacques-Cartier et des Grands-Jardins
et auteur du livre sur l'histoire du *Sentier des Jésuites*

418-825-2580